



HAL
open science

Villes plurielles. Géographie(s) urbaine(s) de la différence

Antonin Margier, Bastien Sepulveda

► **To cite this version:**

Antonin Margier, Bastien Sepulveda. Villes plurielles. Géographie(s) urbaine(s) de la différence. L'Information géographique, 83 (3), pp.10-18, 2019, 10.3917/lig.903.0010 . halshs-03197107

HAL Id: halshs-03197107

<https://shs.hal.science/halshs-03197107v1>

Submitted on 18 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

Villes plurielles : géographie(s) urbaine(s) de la différence

Antonin Margier

Département de Géographie et Aménagement de l'Espace, Université Rennes 2,
antonin.margier@univ-rennes2.fr

Bastien Sepúlveda

Programme ACHN-ANR, TVES, Université de Lille,
bastien.sepulveda@univ-lille.fr

A la croisée des études urbaines et d'une géographie à la fois sociale, culturelle et politique, ce dossier vise à poursuivre et enrichir les réflexions – nombreuses – menées dans le champ de la justice spatiale et du droit à la ville autour des processus d'éviction, de lutte des places, de gouvernance et de fabrique urbaines. En tentant de comprendre dans quelle mesure la construction, la gestion ou l'exclusion de la différence transforment et organisent les espaces urbains, et en soulignant ce que cela nous apprend sur les rapports de pouvoir à l'œuvre, les contributions ici réunies discutent, à partir d'une multiplicité de situations, de l'intérêt d'une prise en compte de la différence en tant que facteur fondamental de la fabrique spatiale dans la réflexion géographique. A ce titre, le présent dossier ambitionne d'explorer plus en profondeur les fondements de ce que pourrait être une « géographie urbaine de la différence », entendue ici comme champ de réflexion. En même temps, en s'intéressant à une pluralité de situations et de processus, il cherche également à souligner le caractère à la fois complexe et divers des géographies que produisent les formes d'inscription, dans l'espace urbain, d'une multitude de différences.

De la différence en géographie

Comme le rappelle Pickerill (2010), la différence est la mesure à travers laquelle les individus, les groupes, les sociétés tendent à se distinguer. En ce sens, la différence découle autant d'un processus de séparation que de distinction en s'articulant autour de critères sociaux, économiques, ethniques, sexuels, etc. Pensée ainsi, la différence est ce mécanisme à travers lequel se constitue un « Autre » (Cresswell, 1996), un « eux » (Sloterdijk, 2005) qui est celui, celle(s) ou ceux que « nous » ne sommes pas. C'est en particulier en lien avec l'espace urbain, en tant que creuset de la diversité et lieu du côtoiement d'individus d'origines diverses – sociales, culturelles, géographiques –, que les réflexions sur la différence émergent. En témoignaient déjà les nombreux travaux de la première École de Chicago portant sur la condition de l'étranger (Simmel, 2004), de l'homme marginal (Park, 1928) ou sur les groupes considérés comme « déviants » (Anderson, 2011). Or, du fait des enjeux spatiaux liés à la différence telle qu'elle est construite et vécue, les géographes ont depuis largement investi cet objet de recherche.

En intégrant la dimension performatrice des discours (Bourdieu, 1982), certains auteurs ont souligné l'importance des métaphores (Cresswell, 1997) et des représentations socio-spatiales (Amster, 2003 ; Parazelli, 2009 ; Saff, 2001) dans la construction de la différence et de l'inadéquation de certains publics à certains lieux. C'est le cas par exemple des sans-abris, associés dans les représentations communes aux marges et aux interstices, et dont la présence dans les espaces touristiques (Parazelli, 2009), résidentiels (Margier, 2016) ou ruraux (Cloeke et al., 2000) ne va pas de soi et implique une réaction des groupes

dominants. C'est aussi le cas des populations autochtones qui, bien que majoritairement urbaines pour la plupart (Peters et Andersen, 2013), continuent dans l'imaginaire collectif d'être associées à l'espace des réserves situées en milieu rural. En Australie, notamment, la présence en ville des Aborigènes a longtemps été considérée comme indésirable et incompatible avec l'idéal moderne que les espaces urbains étaient censés incarner, faisant alors l'objet de nombreuses résistances et mobilisations de la part des populations blanches (Drakakis-Smith, 1983).

Ces représentations socio-spatiales sont loin d'être neutres et orientent les comportements ainsi que l'intervention et les politiques mises en œuvre pour l'intégration des minorités. En Australie toujours, et pour poursuivre le même exemple, on notera qu'en réponse aux résistances des populations blanches l'action des pouvoirs publics consista à regrouper les Aborigènes dans des « cités de transit » que l'on installa dans les périphéries lointaines des centres urbains (Drakakis-Smith, 1983). Plus récemment, certaines mesures prises à l'égard des Aborigènes sans-abri ont même cherché à inciter leur retour vers les communautés rurales plutôt que de répondre à leur volonté d'accéder à la ville et ses ressources (Parsell et Phillips, 2014). Mais l'espace, tel qu'il est aménagé, est aussi porteur de normes et participe à maintenir et à renforcer, voire parfois à induire, un processus de différenciation. Les normes telles qu'elles s'inscrivent dans l'espace participent en effet à labelliser comme « *out of place* » (Cresswell, 1996) les personnes qui les transgressent et ainsi à instituer une géographie morale des comportements – et par conséquent des individus – appropriés ou inappropriés à certains lieux.

Par ailleurs, au-delà de la dimension constructiviste de la différence, c'est l'approche par l'expérience de la ville qui intéresse également les géographes. Il est aujourd'hui reconnu que l'expérience des citadins varie considérablement selon l'attribut ou les attributs différentiel(s) qui les caractérise(nt). Pour les femmes (Di Méo, 2012 ; Monqid, 2014), pour les personnes en situation de vieillissement (Bigo et Séchet, 2016) ou de handicap (Chouinard, 1997), les jeunes (de Backer, 2016), les sans-abri (Zeneidi-Henry, 2002), les minorités sexuelles (Shepard et Smithsimon, 2011 ; Cattan et Leroy, 2010), les prostitué·e·s (Hubbard, 2004 ; Séchet, 2009), les populations racisées (Brunson et Miller, 2006), la ville est vécue différemment. Qu'il s'agisse du harcèlement, du regard stigmatisant, du soupçon et du délit de faciès, des difficultés d'accès à certains lieux ou des tactiques mises en œuvre pour les contourner, cette diversité d'expériences souligne l'importance des inégalités relatives au droit à la ville, souvent invisibles pour les citadins dont le profil est conforme aux normes dominantes.

L'importance prise aujourd'hui par le profilage racial (Gardner, 2014) et social (Bellot et Sylvestre, 2012) témoigne de cette variation des expériences et constitue le symbole d'inégalités urbaines et de pratiques qui peuvent être traumatisantes pour les personnes concernées. Aux Etats-Unis, par exemple, qu'il s'agisse des interpellations liées à la pratique du *stop-and frisks* à New York, des décisions de justice ou des contrôles de routine, la surreprésentation des populations afro-américaines et hispaniques est prégnante (Roh et Robinson, 2009 ; Parker et al., 2004). Longtemps cantonnées aux domaines de la criminologie ou de la sociologie, les enjeux du profilage peuvent également intéresser les géographes. Plusieurs auteurs ont en effet insisté sur l'importance du « *race and place effect* » pour expliquer l'ampleur des inégalités face aux interpellations policières (Meehan et Ponder, 2002 : 402) : « racial profiling is inextricably tied not only

to race, but to officers' conceptions of place of what *should* typically occur in an area and *who belongs* as well as *where they belong* »¹.

Des géographies de la différence en renouvellement

Ces géographies de la différence visent donc à révéler comment certains individus ou certains groupes de la population, du fait de leur(s) différence(s) par rapport à une norme dominante, subissent des processus de mise à l'écart ou de domination. Les géographies de la différence s'inscrivent ainsi dans le sillage des géographies de l'exclusion dont les travaux (Sibley, 1995) ont clairement montré comment une diversité de dispositifs pouvait participer à construire ou à renforcer la différence pour la constituer en un élément transgressif et un prétexte à l'exclusion, dans l'expérience de l'espace mais aussi à travers l'espace tel qu'il est aménagé et pratiqué. Bien que les enjeux liés à la différence se posent aujourd'hui de manière variée, celle-ci reste néanmoins au cœur des débats géographiques contemporains.

Les géographies de la différence semblent effectivement s'affiner. Certains auteurs cherchent, dans le sillon de l'intersectionnalité, à comprendre les effets du cumul de différences. Cela concerne l'expérience spécifique des personnes situées au croisement de plusieurs identités : femme et sans abri (Boinot, 2008), autochtone et sans-abri (Peters et Christensen, 2016), Afro-Américain et précaire (Ann Johnson, 2010), ou encore l'expérience des espaces publics analysée au double prisme du genre et du vieillissement (Bigo et Séchet, 2016). D'autres chercheurs tentent de saisir comment se manifestent des sous-différences au sein de groupes perçus souvent comme étant homogènes, apportant ainsi d'importantes nuances aux géographies existantes. Au Canada, par exemple, il a été démontré qu'être sans-abri n'avait pas les mêmes implications pour les autochtones et les non-autochtones et que ces différences, voire ces hiérarchies entre sans-abris autochtones et sans-abris non-autochtones pouvaient être clairement spatialisées (Freistadt, 2016). Affiner ainsi les groupes, souvent réifiés comme des idéaux-types, permet d'éclairer sous un angle plus précis les rapports de pouvoir, tout en dépassant une approche bourdieusienne parfois réductrice (Boltanski, 2009).

Dans la continuité de ces questionnements, ce dossier vise à s'interroger quant à la pertinence et à l'intérêt d'une réflexion sur la différence en géographie urbaine, ainsi qu'aux orientations possibles de cette réflexion. Les articles qui le composent illustrent, à travers des cas d'étude relevant de contextes divers – à la fois géographiques, politiques, sociaux et culturels – plusieurs manières d'appréhender la différence. Ils permettent de penser de manière critique la façon dont la production de la différence recompose et reconfigure les rapports de domination dans l'espace urbain, mais également comment la différence est aujourd'hui autant mobilisée dans des pratiques de résistance aux dominations qu'instrumentalisée au sein des politiques publiques.

Dans le premier article, Élise Roche et Ted Rutland montrent dans quelle mesure la prise en compte de certaines différences (socio-économiques) dans l'élaboration de politiques visant à réduire les inégalités d'accès au logement peut paradoxalement s'appuyer sur la discrimination d'autres différences (raciales). En menant de front une analyse des

¹ « Le profilage racial est inextricablement lié non seulement à la race, mais aussi aux conceptions que les officiers de police ont du lieu, de ce qui *devrait* normalement se passer dans un secteur et de *qui en fait partie* aussi bien que *des lieux d'appartenance des individus* » (notre traduction).

politiques du logement et des processus de racisation de deux populations – les Roms à Saint-Denis et les Jamaïcains à Montréal –, ils parviennent à démontrer comment les catégorisations raciales sont intégrées – de manière parfois implicite – au sein des politiques « progressistes » pour l'accès au logement, guidant les différentes interventions, et reproduisant ainsi des rapports de domination et des inégalités. La mise en œuvre de politiques redistributives, censées lutter contre différentes formes d'exclusion et d'inégalité, peut ainsi paradoxalement aboutir à renforcer certains phénomènes de ségrégation.

Or, les personnes, dès lors qu'elles sont minorisées et construites socialement comme différentes, mettent en œuvre divers processus spatiaux visant à se protéger de la stigmatisation et des discriminations. C'est ce que montre Antoine Le Blanc à travers une analyse des pratiques du sport gay et lesbien dans la région parisienne. S'intéressant aux stratégies de protection des personnes homosexuelles face aux discriminations dont elles peuvent être l'objet dans certains lieux de pratique sportive, il analyse la façon dont se constitue une géographie spécifique du sport gay et lesbien, par l'élaboration de ce qu'il nomme des « territoires rassurants » qu'il définit comme « des espaces appropriés temporairement dans un objectif de protection par rapport à un risque social, avec une composante émotionnelle et symbolique marquée, et des pratiques spécifiques de production du groupe ». La notion de « territoires rassurants » introduit ainsi la dimension temporelle qui joue un rôle central dans la formation de géographies de la différence. Cette dimension ressort également dans l'étude de cas que présente Marie Bonte dans son article.

En analysant l'espace nocturne de Beyrouth au prisme de la notion de canopée cosmopolite (Anderson, 2004), Marie Bonte montre en effet comment ce *night scape* constitue autant l'espace dans lequel s'effacent certaines différences – en particulier confessionnelles – que celui dans lequel d'autres différences peuvent s'affirmer et devenir visibles. Cette tension entre effacement et visibilité met en exergue le fait que la différence ne disparaît pas dans l'espace nocturne festif de cette ville post-conflit mais qu'elle y est en permanence questionnée et (re)travaillée, participant ainsi à reconfigurer les processus d'inclusion et d'exclusion. Cet article apporte ainsi un éclairage particulièrement intéressant sur le rôle des différentes temporalités de la ville dans la construction de la différence qui apparaît comme un processus hautement dynamique, pluridirectionnel et en tension permanente – certaines circonstances ou certains enjeux pouvant ponctuellement rapprocher ou au contraire mettre davantage de distance entre des individus ou groupes d'individus, en fonction de la mise en avant de certaines facettes de leurs identités.

Pour sa part, Robin Lesné s'intéresse au traitement institutionnel, dans deux villes françaises – Rennes et Nantes –, du *parkour*, une pratique de l'espace public qui s'inscrit en écart aux normes sociales dominantes du fait d'une double différenciation, dans ses dimensions subversive et juvénile. Or, si cette différence peut être l'objet d'un déplacement des espaces publics, voire d'une exclusion – par confinement, dans le cadre d'aménagements spécifiques appelés *parkour-parks* –, l'auteur montre que la co-construction d'espaces dédiés à cette pratique et les discussions avec les pouvoirs publics peuvent éventuellement transformer l'écart à la norme en une déviance positive, permettant ainsi de faire émerger une pratique citoyenne renouvelée et intégrant – diluant ? – la différence dans la fabrique urbaine.

Cela rejoint la tendance actuelle à la valorisation de la différence par un nombre croissant de responsables politiques et de gestionnaires urbains qui font de la diversité un mot d'ordre dans la construction discursive et promotionnelle de leurs villes. À un point tel que la diversité et l'inclusion semblent parfois même s'imposer comme un véritable *leitmotiv* de la fabrique urbaine contemporaine. Or, cet appel à la diversité se manifeste de manière souvent contradictoire selon les différences concernées, et se traduit par une importante mise sous contrôle de la différence pour la cantonner dans des limites admises et souhaitées (Lees, 2003). À cet égard, l'article de Jacques Galhardo permet de comprendre comment, à Lisbonne, la différence est mobilisée comme un instrument à part entière des politiques urbaines. Autour des termes de cosmopolitisme et de multiculturalisme, la différence est mobilisée de manière à s'inscrire dans la compétition urbaine, comme une ressource nourrissant les stratégies de marketing urbain et à partir de laquelle s'élabore une « image de marque » de la ville. À travers le cas du quartier multiculturel de La Mouraria, l'auteur montre comment la différence est mise en scène, tant dans les discours que dans la programmation événementielle ou dans l'aménagement des espaces publics. Or, comme il le mentionne lui-même, « la promotion des discours sur le multiculturalisme [apparaît] comme une façon d'occulter les inégalités sociales au profit des facteurs culturels », posant de nombreuses questions sur cette instrumentalisation de la différence.

Tout en révélant une diversité d'objets, d'approches et d'outils théoriques pour appréhender les enjeux spatiaux de la différence, ces textes mettent en lumière la portée critique d'une géographie urbaine de la différence, dont l'intérêt est, d'une part, de comprendre le renouvellement des rapports de domination à l'œuvre dans des contextes divers, et, d'autre part, d'y opposer des résistances.

Références bibliographiques

Amster R. (2003), « Patterns of exclusion: Sanitizing space, criminalizing homelessness », *Social Justice*, Vol. 30, n°1, p. 191-221.

Anderson E. (2004), « The Cosmopolitan Canopy », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science* 595: 14-31.

Anderson N. (2011), *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, 400 p.

Ann Johnson R. (2010), « African Americans and Homelessness. Moving Through History », *Journal of Black Studies*, Vol. 40, n°4, p. 583-605.

Bellot C. et Sylvestre M-E. (2012), « La judiciarisation des populations itinérantes : pratiques de profilage », *Revue du Cremis*, Vol. 5, n°1, p. 10-15.

Bigo M. et Séchet R. (2016), « Une petite lorgnette pour élargir la focale : questionner le droit à la ville des femmes âgées à partir de leurs pratiques des promenades balnéaires », *Environnement Urbain / Urban Environment*, Vol. 10, en ligne : <http://eue.revues.org/1403>

Boinot K. (2008), « Femmes sans abri. Précarité asexuée ? », *Vie sociale et traitement*, Vol. 1, n°97, p. 100-105.

Boltanski L. (2009), *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Éditions Gallimard, 291 p.

Bourdieu P. (1982), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Éditions Fayard, 243 p.

Brunson R. et Miller J. (2006), "Young black men and urban policing in the United States", *The British Journal of Criminology*, Vol. 46, n°4, p. 613-640.

Cattan N. et Leroy S. (2010), « La ville négociée : les homosexuel(le)s dans l'espace public parisien », *Cahiers de géographie du Québec*, Vol. 54, n°151, p. 9-24.

Chouinard V. (1997), "Making space for disabling differences: challenging ableist geographies", *Environment and Planning D: Society and Space*, Vol. 15, n°4, p. 379-390.

Cloke P., Milbourne P. et Widdowfield R. (2000), « Homelessness and rurality: "out-of-place" in purified space? », *Environment and Planning D: Society and Space*, Vol. 18, n°6, p. 715-735.

Cresswell T. (1997), « Weeds, Plagues and Secretions: A Geographical Interpretation of Metaphors of Displacement », *Annals of the Association of American Geographers*, Vol. 87, n° 2, p. 330-345.

Cresswell T. (1996), *In place, Out of place: geography, ideology, and transgression*, London, University of Minnesota Press, 224 p.

De Backer M. (2016), "The Publicness Paradox: Young People and the Production of Parochial Places", *Environnement Urbain / Urban Environment*, Vol. 10, en ligne : <http://eue.revues.org/1428>

Di Méo G. (2012), « Éléments de réflexion pour une réflexion sociale du genre : le cas des femmes dans la ville », *L'Information Géographique*, Vol. 76, n°2, p. 72-94.

Drakakis-Smith D. (1983), « Des villes comme Alice... Conflits de race, conflits de classe en Australie aborigène », *L'Espace Géographique*, Vol. 12, n°1, p. 5-17.

Freistadt J. (2016), "No Dumping: Indigenusness and the Racialized Police Transport of the Urban Homeless", in E. Peters et J. Christensen (eds.), *Indigenous Homelessness: Perspectives from Canada, Australia, and New Zealand*, Winnipeg, University of Manitoba Press, p. 67-90.

Gardner T. (2014), "Racial Profiling as Collective Definition", *Social Inclusion*, Vol. 2, n°3, p. 52-59.

Hubbard P. (2004), "Cleansing the Metropolis: Sex Work and the Politics of Zero Tolerance", *Urban Studies*, Vol. 41, n°9, p. 1687-1702.

Lees L. (2003), « The ambivalence of diversity and the politics of Urban renaissance: The case of youth in downtown Portland, Maine », *International Journal of Regional and Urban Research*, Vol. 27, n°3, p. 613-34.

Margier A. (2016), *Cohabiter l'espace public. Conflits d'appropriation et rapports de pouvoir à Montréal et Paris*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 196 p.

Meehan A. et Ponder M. (2002), « Race and place: The ecology of racial profiling African american motorists », *Justice Quarterly*, Vol. 19, n°3, p. 399-430.

Monqid S. (2014), *Femmes dans la ville. Rabat : de la tradition à la modernité urbaine*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 226 p.

Parsell C. et Phillips R. (2014), « Indigenous Rough Sleeping in Darwin, Australia : 'Out of Place' in an urban Setting », *Urban Studies*, Vol. 51, n°1, p. 185-202.

Parazelli M. (2009), « Existe-t-il une "morale globale" de la régulation de la rue ? Réflexions autour de l'hypothèse d'un imaginaire écosanitaire », *Géographie et Cultures*, n°71, p. 91-110.

Park R. (1928), "Human migration and the marginal man", *American Journal of Sociology*, Vol. 33, n°6, p. 881-893.

Parker K., MacDonald J., Alpert G., Smith M. et Piquero A. (2004), "A contextual study of racial profiling. Assessing the theoretical rationale for the study of racial profiling at the local level", *American Behavioral Scientist*, Vol. 47, n°7, p. 943-962.

Peters E. et Andersen C. (Eds.) (2013), *Indigenous in the City. Contemporary Identities and Cultural Innovation*, Vancouver, UBC Press, 414 p.

Peters E. et Christensen J. (eds.) (2016), *Indigenous Homelessness: Perspectives from Canada, Australia, and New Zealand*, Winnipeg, University of Manitoba Press, 400 p.

Pickerill J. (2010), "Difference, Geographies of", in B. Warf (ed.), *Encyclopedia of Geography*, Thousand Oaks, SAGE Publications, p. 737-740.

Roh S. et Robinson M. (2009), "A Geographic Approach to Racial Profiling: The Microanalysis and Macroanalysis of Racial Disparity in Traffic Stops", *Police Quarterly*, Vol. 12, n°2, p. 137-169.

Saff G. (2001), « Exclusionary discourses toward squatters in suburban Cape town », *Ecumen*, Vol. 8, n°1, p. 87-107.

Séchet R. (2009), « La prostitution, enjeu de géographie morale dans la ville entrepreneuriale. Lectures par les géographes anglophones », *L'Espace Géographique*, Vol. 1, n°38, p. 59-72.

Shepard B. et Smithsimon G. (2011), *The beach beneath the streets. Contesting New York City's Public Spaces*, Albany, Excelsior Editions / State University of New York Press, 256 p.

Sibley D. (1995), *Geographies of exclusion: Society and difference in the west*, Londres, Routledge, 224 p.

Simmel G. (2004), « Digressions sur l'étranger », in Y. Grafmeyer et I. Joseph (dir.), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Champs, Flammarion, p. 53-77.

Sloterdijk P. (2005), *Écumes, Sphères III*, Paris, Éditions Pluriel, 798 p.

Zeneidi-Henry D. (2002), *Les SDF et la ville. Géographie du savoir-survivre*, Paris, Éditions Bréal, Collection D'Autre Part, 288 p.